

NATIONALISER L'ÉDUCATION

JOHN DEWEY

Les mots «nation» et «national» ont des significations tout à fait différentes¹. On ne peut discuter de façon profitable de la nationalisation de l'éducation à moins d'être au clair sur la différence entre ces deux significations. Car l'une des significations renvoie à quelque chose de désirable, quelque chose qui doit être cultivé par l'éducation, tandis que l'autre tient lieu de ce qu'il faudrait fuir comme la peste. L'idée qui a donné sa vitalité sociale au mouvement vers la nationalité, qui a tant caractérisé le siècle dernier, c'est la conscience d'une communauté, d'histoire et de visées, plus vaste que celle de la famille, de la paroisse, de la secte ou encore de la province. La construction d'États nationaux a substitué une unité de sentiments et d'objectifs, une liberté d'échanges, sur de vastes territoires, aux isolements locaux, aux suspitions, aux jalousies et aux haines antérieurs. Elle a forcé les hommes à sortir de leurs appartenances étroites pour devenir membres d'une unité sociale plus large, et a créé une loyauté envers un État auquel sont subordonnés les intérêts mesquins et égoïstes.

On ne peut cependant pas dire cela sans que l'on nous rappelle aussitôt que le nationalisme a eu un autre visage. À l'exception peut-être de notre propre pays, les États nationaux du monde moderne se sont construits par le conflit. Le développement d'un sentiment d'unité à l'intérieur d'une région bénie s'est accompagné d'une aversion, d'une hostilité à l'égard de tout ce qui se trouve en dehors. Les politiciens habiles et autres égoïstes ont toujours su jouer habilement du patriotisme et de l'ignorance des autres peuples pour identifier le nationalisme à la haine latente des autres nations. Sans exagération, on peut dire que la guerre mondiale actuelle est le résultat de cet aspect du nationalisme, elle le manifeste dans toute sa détestable nudité.

Dans le passé, notre isolement géographique nous a largement protégés de l'aspect âpre, égoïste et exclusif du nationalisme. L'absence de pression extérieure, l'absence de rivalité ou d'hostilité active et urgente de la part de voisins puissants, a peut-être contribué à l'échec du développement d'une unité adéquate de sentiments et d'idées pour le pays dans son ensemble. L'individualisme du type «faites ce qui

vous plaît » n'a eu que trop de succès. Nous avons hérité d'une jalousie à l'égard de toutes les sortes d'agences nationales puissantes, et nous avons été enclins à laisser les choses dériver plutôt qu'à élaborer une politique de contrôle centralisée. Mais l'effet de la guerre a été de nous faire prendre conscience du fait que les jours de l'isolement géographique sont comptés, et aussi de nous faire prendre conscience que nous manquions d'un sens et d'une politique sociale intégrée pour notre pays dans son ensemble, indépendamment des classes et des sections qui le composent.

Ce qui nous attend, c'est maintenant la difficulté de développer le bon côté du nationalisme sans son côté maléfique ; de développer un nationalisme qui soit l'ami et non l'ennemi de l'internationalisme. Comme il s'agit d'une question d'idées, d'émotions, de dispositions et de perspectives intellectuelles et morales, sa réalisation dépend d'agences éducatives et non de machineries extérieures. Parmi ces agences éducatives, l'école publique tient le premier rang. Dans un avenir lointain, quand l'histoire sera récapitulée et que l'on enregistrera les réalisations publiques de l'école commune, distinctes des réalisations privées et purement personnelles, la question à laquelle il faudra répondre sera la suivante : qu'est-ce que l'école publique américaine a fait pour subordonner l'esprit local, provincial, sectaire et partisan aux objectifs et aux intérêts communs à tous les hommes et à toutes les femmes du pays ? Et dans quelle mesure a-t-elle appris aux hommes à penser et à ressentir en termes suffisamment élargis pour englober les objectifs et le bonheur de tous les segments et de toutes les classes ? Car, à moins que les organismes qui forment l'esprit et la morale de la communauté ne puissent empêcher l'action de ces forces qui favorisent toujours la division des intérêts, les idées et les sentiments de classe et de section deviendront dominants, et notre démocratie partira en lambeaux.

Malheureusement, à l'heure actuelle, l'un des résultats de l'excitation provoquée par la guerre est que de nombreuses personnes influentes et bien intentionnées tentent d'alimenter la croissance

d'un nationalisme inclusif en faisant appel à nos peurs, nos soupçons, nos jalousies et nos haines latentes. Ils voudraient que la mesure de notre préparation nationale soit notre empreusement à affronter d'autres nations dans une guerre destructrice plutôt que par notre aptitude à coopérer avec elles dans les tâches constructives de la paix. Ils sont tellement troublés par ce qui a été révélé de la division interne, du manque d'une intégration nationale complète, qu'ils ont perdu confiance dans la lenteur des politiques d'éducation. Ils raviveraient le sentiment que nous dépendons les uns des autres en nous faisant craindre les peuples qui se trouvent hors de nos frontières; ils favoriseraient l'unité intérieure en mettant l'accent sur notre séparation des autres. Cette situation rend d'autant plus nécessaire que ceux qui s'occupent de l'éducation résistent à la clamour populaire, favorable à un nationalisme fondé sur l'excitation hystérique, sur l'exercice machinique, ou sur une combinaison des deux. Nous devons nous demander ce qu'est un véritable nationalisme, un véritable américanisme. Car si nous ne connaissons pas notre propre caractère et nos propres objectifs, il est peu probable que nous fassions preuve d'intelligence dans le choix des moyens pour les atteindre.

Je voudrais seulement mentionner deux éléments du nationalisme que notre éducation devrait cultiver. Le premier est que la nation américaine est elle-même complexe et composite. À proprement parler, elle est interraciale et internationale dans sa composition. Elle est composée d'une multitude de peuples parlant des langues différentes, héritant de traditions diverses, chérissant des idéaux de vie variés. Ce fait est à la base de notre nationalisme, distinct de celui des autres peuples. Notre devise nationale, «*One from Many*», va profond et s'étend loin. Elle dénote un fait qui ajoute sans aucun doute à la difficulté d'obtenir une véritable unité. Mais elle enrichit aussi immensément les possibilités du résultat à atteindre. Quelle que soit la force avec laquelle quelqu'un proclame son américainité, il trahit le nationalisme américain s'il suppose qu'une race, une culture, quelle que soit son ancienneté sur notre territoire ou encore ses accomplissements sur son propre sol, fournit un modèle auquel

toutes les autres races et cultures doivent se conformer. Notre unité ne peut pas être une chose homogène comme celle des États séparés d'Europe dont notre population est issue; elle doit être une unité créée en tirant et en composant en un tout harmonieux le meilleur, le plus caractéristique de ce que chaque race et chaque peuple contributeurs ont à offrir.

À mon sens, beaucoup de ceux qui ergotent le plus bruyamment sur la nécessité d'un esprit américain, suprême et uniifié, parlent en réalité d'un code spécifique ou d'une tradition particulière auxquels ils se trouvent être attachés. Ils ont une tradition qui leur est chère et ils voudraient l'imposer à tous. En mesurant ainsi les contours de l'américanité à l'aune d'un seul des éléments qui le composent, ils sont eux-mêmes en contradiction avec l'esprit de l'Amérique. Ni l'Angleterre – l'ancienne et la nouvelle –, ni le Yankee, ni le Puritain, ni le Cavalier², pas plus que le Teuton ou le Slave, ne peuvent faire autre chose que proposer une note unique dans cette vaste symphonie.

En d'autres termes, la façon de traiter le trait d'unionisme (*hyphenism*) est de l'accueillir, mais de l'accueillir au sens d'extraire de chaque peuple son bien spécifique, afin qu'il cède/verse à un fonds commun de sagesse et d'expérience ce pour quoi il a à contribuer en propre. Toutes ces offrandes et contributions, prises ensemble, créent l'esprit national de l'Amérique. Le danger est que chaque facteur s'isole, tente de vivre comme par le passé, puis tente de s'imposer à d'autres éléments, ou, du moins, se maintienne intact et refuse ce que d'autres cultures ont à offrir, et refuse, en conséquence, la transmutation en une authentique américanité.

Dans ce que l'on objecte à juste titre au trait-d'unionisme, le trait d'union est devenu quelque chose qui sépare un peuple des autres peuples – et empêche ainsi le nationalisme américain. Des termes tels que « Irlandais-Américain » ou « Hébreu-Américain » ou « Germano-Américain » sont faux, car ils semblent supposer l'existence d'une chose déjà existante appelée « Amérique », à laquelle l'autre facteur

peut être rattaché de l'extérieur. Le fait est que le véritable Américain, l'Américain typique, est lui-même un personnage à trait d'union. Cela ne signifie pas qu'il est un Américain partiel auquel un ingrédient étranger aurait été ajouté. Cela signifie, comme je l'ai dit, qu'il est international et interracial en sa composition. Il n'est pas Américain et en plus Polonais ou Allemand. Mais l'Américain est lui-même polono-germano-anglo-franco-hispano-italo-gréco-irlando-scandinavo-bohémo-juif, et ainsi de suite. Ce qu'il faut voir ici c'est que le trait d'union relie au lieu de séparer. Cela signifie au moins que nos écoles publiques doivent enseigner à chaque facteur le respect de l'autre, elles doivent prendre la peine d'éclairer tout le monde sur les grandes contributions passées de chaque souche de notre composition composite. Je souhaite que notre enseignement de l'histoire américaine dans les écoles tienne davantage compte des grandes vagues de migration par lesquelles notre pays s'est continuellement construit pendant plus de trois siècles et qu'il fasse prendre conscience à chaque élève de la richesse de notre composition nationale. Lorsque chaque élève reconnaîtra tous les facteurs qui sont entrés dans notre être, il continuera à apprécier et à révéler ceux qui proviennent de son propre passé, mais il se considérera comme honoré de n'être qu'un facteur parmi d'autres dans la formation d'un tout, plus noble et plus riche que lui-même.

En bref, à moins que notre éducation ne soit nationalisée d'une manière qui reconnaisse que la particularité de *notre* nationalisme est son internationalisme, nos efforts frénétiques pour assurer l'unité ne susciteront que l'inimitié et la division. Les enseignants du pays le savent bien mieux que beaucoup de ses politiciens. Alors que les politiciens ont trop souvent encouragé un trait d'unionisme et un factionnalisme vicieux pour obtenir des suffrages, les enseignants se sont engagés à transformer des croyances et des sentiments autrefois divisés et opposés en un nouvel état d'esprit – un esprit national inclusif et non exclusif, amical et non jaloux. Ils y sont parvenus grâce à l'influence des contacts personnels, des rapports de coopération et du partage de tâches et d'espoirs communs. L'enseignant qui a activement contribué à faire avancer la lutte commune des natifs, des Africains,

des Juifs, des Italiens, et peut-être d'une vingtaine d'autres peuples, pour atteindre l'émancipation et les Lumières ne deviendra jamais complice d'une conception de l'Amérique comme d'une nation qui conçoit son histoire et ses espoirs comme étant de moindre envergure que ceux de l'humanité – et laissons les politiciens clamer leurs fins égoïstes comme ils le veulent.

L'autre point de la constitution d'un véritable nationalisme américain sur lequel j'attire l'attention, c'est que nous avons été occupés pendant la plus grande partie de notre histoire à soumettre la nature, et non pas à nous soumettre les uns les autres ou les autres peuples. J'ai entendu un jour deux visiteurs étrangers venant de pays différents discuter de ce qui leur avait semblé être le trait principal du peuple américain. L'un d'eux a parlé de vigueur, d'énergie juvénile et dynamique. L'autre disait que c'était la gentillesse, la disposition à vivre et à laisser vivre, l'absence d'envie face à la réussite des autres. J'aime à penser que si ces deux caractéristiques qui nous sont attribuées ont la même cause à l'arrière-plan, la seconde est plus profonde. Non pas que nous ayons plus de vertu, native ou acquise, que les autres, mais nous avons eu plus de place, plus d'opportunités. Par conséquent, les mêmes conditions qui ont mis en valeur l'énergie active et pleine d'espoir ont permis aux instincts les plus aimables de l'homme de s'exprimer. L'étendue d'un continent qui n'avait pas été monopolisé par l'homme a stimulé la vigueur et a également détourné l'activité de la lutte de l'homme contre ses semblables en direction de la lutte de l'homme contre la nature. Lorsque les hommes gagnent leur vie en s'affrontant en commun à une contrée sauvage, ils n'ont pas ce motif de méfiance mutuelle qui leur vient lorsqu'ils prospèrent uniquement en s'affrontant les uns les autres. J'ai récemment entendu une histoire qui me semble avoir quelque chose de typique. Quelques industriels discutaient du problème de la main-d'œuvre. Ils se plaignaient bruyamment. Ils étaient amers contre les exactions des syndicats, et fourmillaient de récits sur une inefficacité des ouvriers qui leur semblait calculée. Puis l'un d'eux dit : « Eh bien, pauvres diables ! Ils n'ont pas beaucoup de chance et doivent faire ce qu'ils peuvent pour tenir le coup. Si nous étions

à leur place, nous ferions la même chose. » Les autres acquiescèrent et la conversation expira. Je trouve l'anecdote caractéristique, car s'il n'y avait certes pas une sympathie ardente de leur part, il y avait au moins un esprit de tolérance et de reconnaissance passive.

Mais sur ce point comme sur celui de notre composition composite, la situation est en train de changer. Nous ne disposons plus d'un grand continent inoccupé. Le temps des pionniers est révolu, et les ressources naturelles ont toutes été appropriées. Il est à craindre que les mêmes causes qui ont dressé la main de l'homme contre son voisin dans d'autres pays n'aient le même effet ici. Au lieu de partager une lutte commune contre la nature, nous commençons déjà à nous battre les uns contre les autres, classe contre classe, nantis contre démunis. Ce changement impose aux écoles la responsabilité de cultiver notre véritable esprit national. Les vertus d'estime mutuelle, de tolérance humaine et de bienveillance qui, autrefois, étaient les produits inconscients des circonstances, doivent maintenant être le fruit conscient d'une éducation qui forme les ressorts les plus profonds du caractère.

Les enseignants, plus que quiconque, ont l'occasion d'être affligés lorsque l'idéalisme d'autrefois, qui consistait à accueillir les opprimés, est traité comme un faible sentimentalisme, lorsque la sympathie pour les infortunés et ceux qui n'ont pas eu une chance équitable est considérée comme une faiblesse indulgente fatale à l'efficacité. Notre disposition traditionnelle à cet égard doit maintenant devenir un motif central de l'éducation publique, non pas par condescendance ou paternalisme, mais comme un élément essentiel au maintien d'un esprit véritablement américain. Tout cela impose aux écoles une responsabilité qui ne peut être assumée qu'en élargissant le champ des équipements éducatifs. Les écoles doivent maintenant offrir aux masses déshéritées une instruction consciente, en développant la puissance, l'habileté, la capacité et l'initiative personnelles, pour compenser la perte d'opportunités extérieures qui résulte de la disparition de nos jours de pionniers. Sinon, le pouvoir risque de passer de plus en

plus entre les mains des riches, et nous finirons par avoir cette même alliance entre la culture intellectuelle et artistique et le pouvoir économique fondé sur la richesse – alliance qui a été la malédiction de toutes les civilisations dans le passé, et à laquelle nos pères, dans leur idéalisme démocratique, pensaient que cette nation devait mettre fin.

Puisque l'idée de la nation est l'égalité des opportunités pour tous, nationaliser l'éducation signifie utiliser les écoles comme un moyen de rendre cette idée effective. Il fut un temps où l'on pouvait faire cela plus ou moins bien en fournissant simplement des écoles, des pupitres, des tableaux noirs et peut-être des livres. Mais cette époque est révolue. Les opportunités ne peuvent être égalisées que si les écoles s'emploient activement et sérieusement à permettre à tous de devenir maîtres de leur propre destin industriel. Ce mouvement en plein essor que l'on appelle l'enseignement industriel ou technique est maintenant dans la balance. Si, dans la pratique, il est conçu de façon à produire simplement des mains plus compétentes pour les postes subalternes de bureau et d'atelier, si son but est de former les garçons et les filles à certaines formes d'habileté automatique qui les rendront utiles pour exécuter les plans des autres, alors cela signifie qu'au lieu de nationaliser l'éducation dans l'esprit de notre nation nous avons abandonné la bataille et décidé de féodaliser l'éducation.

Je n'ai rien dit sur le point que mon titre suggère le plus naturellement : les changements dans les méthodes administratives qui mettront les ressources de toute la nation à la disposition des parties les plus à la traîne et les moins fortunées, en entendant par ressources non seulement de l'argent mais aussi des avis d'experts et des consignes de toutes sortes. Je ne doute pas que nous nous écarterons dans l'avenir d'un contrôle purement régional des écoles publiques pour nous diriger vers une régulation plus centrale. Je ne dis rien de cette phase de la question à l'heure actuelle, non seulement parce qu'elle soulève des questions techniques, mais parce que cet aspect de la question n'est que le corps, le mécanisme d'une éducation nationalisée. Nationaliser l'éducation américaine, c'est utiliser l'éducation pour

promouvoir notre idée nationale, c'est-à-dire l'idée de la démocratie. C'est l'âme, l'esprit, d'une éducation nationalisée, et à moins que les changements administratifs ne soient exécutés de manière à incarner cette âme, ils ne signifieront que le développement de la paperasserie bureaucratique, une uniformité mécanique et une supervision étouffante venant d'en haut.

Les circonstances de la guerre ont mis l'idée de la nation et du national au premier plan des pensées de chacun, mais le plus important est de ne pas oublier qu'il y a nations et nations, nationalisme et nationalismes. Si je ne me trompe pas, certains utilisent aujourd'hui la clameur d'un nationalisme américain, d'un patriotisme national intensifié, pour promouvoir des idées qui caractérisent les nations européennes, surtout celles qui sont les plus actives dans la guerre, mais qui trahissent l'idéal de notre nation. C'est pourquoi j'ai pris cette partie de votre temps pour vous rappeler le fait que notre nation et la démocratie sont des termes équivalents, que notre démocratie signifie l'amitié et la bonne volonté envers toute l'humanité (y compris ceux qui sont au-delà de nos frontières) et l'égalité des opportunités pour tous à l'intérieur. Si nous parvenons à nationaliser notre enseignement dans l'esprit de ces orientations, la nationalisation de l'appareil administratif finira par se faire d'elle-même. Face à toute vague d'émotion hystérique et à tout recours insidieux à de sinistres intérêts de classe, j'appelle donc les enseignants à se souvenir qu'ils sont, plus que qui-conque, les serviteurs fidèles des idées démocratiques qui font de ce pays une nation vraiment distincte – des idées relatives à des relations amicales et coopératives entre tous et à l'équipement de chaque individu pour qu'il serve la communauté avec le meilleur de ses pouvoirs et de la meilleure des manières.

NOTES

1 [NdE. : Dewey John, « Nationalizing Education », *Journal of Education*, LXXXIV(16), 2 novembre 1916 (traduction de l'anglais au français par Joan Stavo-Debauge).]

2 Puritains et cavaliers renvoie à une opposition classique de l'époque de Cromwell, les puritains étaient parfois appelés « têtes rondes », et s'opposaient aux royalistes, parfois appelés Cavaliers. Cette opposition a connu une nouvelle actualité lors de la guerre de Sécession.